

7. MAMER im 2. Weltkrieg : Roger PONCIN

Souvenirs de guerre inoubliables ou l'histoire d'une désertion

(Luxemburger Wort - 10 septembre 2004)

Roger Poncin est né le 19 septembre 1920 à Alzingen, commune de Hesperange. Peu après sa naissance, ses parents ont déménagé pour s'installer à Mamer où ils avaient construit une maison.

C'est là, qu'il a effectué sa scolarité (école primaire, niveau inférieur et supérieur) et passé sa jeunesse. Au début de la guerre, il avait appris le métier d'installateur sanitaire. Dans les lignes qui vont suivre, Roger Poncin raconte ses propres souvenirs de guerre, l'histoire de sa désertion.

A partir du 18 octobre 1942, la jeunesse luxembourgeoise déclarée apte à la guerre, était enrôlée de force par les nazis dans l'armée allemande. Les jeunes des promotions 1920-1922 furent les premiers à être appelés.

J'en faisais partie et je me suis retrouvé dans une caserne (à Eberswald), située à une cinquantaine de kilomètres au nord de Berlin. C'est là que se déroula pendant six mois notre instruction.

Nous étions 26 Luxembourgeois. Je fus formé en tant que servant de mitrailleuse et comme tireur d'élite, ce qui devait se révéler très utile plus tard dans ma vie.

Après cette période, nous fûmes affectés à une compagnie d'infanterie basée à Potsdam/Nelitz. Le ravitaillement n'était pas à la hauteur, et nous regrettions la cuisine luxembourgeoise.

Début 1943, je tombai malade et fus conduit à l'infirmierie «SS-Lazarett 7» à Berlin. Atteint d'une stomatite, j'avais une inflammation et une infection de la cavité buccale et du pharynx qui m'empêchaient de manger. Pendant six semaines j'ai été nourri artificiellement et après ma guérison, j'ai rejoint ma caserne à Potsdam.

Le seul Luxembourgeois resté à l'arrière

Entre-temps tous mes collègues luxembourgeois avaient été transférés dans les zones de combat du front de l'est. J'étais le seul Luxembourgeois resté à l'arrière. Après environ huit jours, fin juin 1943, j'obtins 21 jours de congé de convalescence, mais celui-ci fut ramené à dix jours.

A mon retour, j'appris que dans notre compagnie on recherchait huit serruriers volontaires pour être affectés en Afrique. Je me portais volontaire, me rapprochant ainsi de mon objectif de déserteur. J'avais déjà fait part à mes parents de cette intention lors de mon séjour de convalescence au pays.

Depuis ce séjour toutefois le frère de ma mère (J.P. Henricy) de Mamer avait été exilé avec sa famille à Boberstein en Silésie. L'occupant les jugeait indignes de confiance, et leur fils René avait été interné au camp de concentration de Hinzert. Afin de ne pas mettre en danger ma famille par ma désertion, je dus renoncer provisoirement à mes projets.

Dans ma compagnie, je fis la connaissance d'un caporal-chef «Fuchs», originaire de Hanovre. Régisseur de films de propagande, il était un parfait tire-au-flanc et un fin renard.

Un jour, je fus appelé au bureau de la compagnie. Un paquet adressé à Franz Muller, un collègue luxembourgeois de Machtum, venait d'arriver. Comme ce dernier était déjà parti pour le front de l'est, le responsable du bureau m'ordonna d'accepter ce paquet, sinon il retournerait aux services de la Croix-Rouge.

Ce ne fut pas à contrecœur que je l'acceptai, car il contenait des victuailles et six bouteilles de Riesling, vin de la Moselle. Comme je n'étais pas un grand amateur de boissons alcoolisées, j'en offris quatre bouteilles au collègue «Fuchs» qui les accepta avec plaisir.

Quelques jours plus tard, mon nouvel ami se montra déjà reconnaissant en m'offrant un poste pour le transport et la projection du matériel de propagande. Après une première hésitation, j'acceptai et disposai à présent d'un bon travail protégé, politiquement indispensable, m'évitant l'envoi au front.

Début août se déroula le rassemblement des troupes en partance pour l'Afrique, et comme je m'étais porté volontaire, je devais en faire partie. Toutefois étant donné mon nom «Poncin», je ne pouvais être qu'un étranger et fus refusé. Selon l'adjudant-chef j'étais: «Banzin Rosche», membre 3^e classe du peuple allemand.

Je retournais donc auprès de Fuchs, où je retrouvais mon poste de collaborateur pour la propagande.

Un serrurier pour la Normandie

Environ un mois plus tard, fin août, un contingent de troupes pour la France était constitué. On recherchait à nouveau des serruriers, et je remis à nouveau ma candidature. Comme seulement cinq serruriers avaient postulé, le bureau me signala quelques jours plus tard que ma candidature avait été retenue.

Nous fûmes affectés à la troisième compagnie de la 21^e division blindée («Panzerdivision»). La division fut envoyée en Normandie dans la région de Saint-Malo. Le déplacement de tout le matériel, véhicules compris, s'est fait par un convoi ferroviaire protégé par des mitrailleuses et des canons anti-aériens.

Le trajet au départ de Berlin nous a conduit par Hanovre, la région de la Ruhr, vers le front de l'ouest. Ainsi, en passant par Trêves et le côté allemand de la Moselle en direction de Metz, je fus pris par une profonde nostalgie pour mon pays. Après deux jours nous étions à Metz. Toujours sans incident notable, le voyage s'est poursuivi en direction de la côte française de Normandie.

Notre premier quartier fut établi près de Saint-Malo, dans un petit village dont j'ai oublié le nom. Nous étions logés dans une école, où des sacs remplis de paille remplaçaient les matelas. Nos véhicules et les chars étaient mis à l'abri chez les fermiers des alentours, les alliés multipliant les vols de reconnaissance.

Après trois semaines nous fûmes retirés de la côte et déplacés vers l'intérieur des terres à Bessé-sur-Braye dans le département de la Sarthe. Avant notre départ, je fus appelé au bureau, où le chef de notre compagnie, un lieutenant-colonel, me demanda si je parlais français et si j'acceptais de servir dorénavant en tant qu'interprète.

Il m'expliqua que notre interprète actuel «Hans» de Cologne, un sous-officier, allait libérer son poste pour suivre une carrière d'officier. J'acceptai de suite cette proposition, et ma première charge consista à aménager notre quartier général à Bessé-sur-Braye. En compagnie d'un sous-officier, d'un caporal-chef et d'un caporal, j'entrepris ma mission vers Bessé.

Mon objectif principal: avoir l'occasion de désertre

Par ma nomination en tant qu'interprète, je m'étais rapproché de mon objectif: avoir l'occasion de désertre. J'avais quartier libre jour et nuit et je pouvais même disposer de la bicyclette de l'adjudant-chef.

Arrivés à Bessé-sur-Braye, nous nous installâmes à l'Hôtel du Luxembourg. J'étais stupéfait de cette coïncidence. Mes compagnons logeaient au premier, alors que j'avais une chambre au deuxième étage. Au restaurant, du fait que je parlais français, on m'avait installé seul à une table, alors que mes compagnons étaient rassemblés à une autre. L'hôtelier me demanda d'où me venaient mes connaissances en français. Je lui répondis que j'étais étudiant.

Il nous fallut deux semaines pour installer notre quartier général. Au bout de quelques jours je m'étais aperçu d'un homme d'un certain âge, qui tout en discutant de façon anodine avec le tenancier m'observait alors que j'étais à table. Me doutant que quelque chose clochait, je fis mine de ne rien remarquer.

Alors que nous résidions depuis huit jours à l'hôtel, je décidais de sortir ma carte d'identité luxembourgeoise de sa cachette (je l'avais cousue dans un repli de mon uniforme) et la posais sur ma table de nuit. Comme je l'avais disposée d'une façon bien particulière, je pus constater, dès le soir, que quelqu'un s'y était intéressé. Je remarquais également que le soir au restaurant l'hôtelier me portait, bien que très discrètement, une attention très particulière.

Le jour suivant il vint à ma table et dans un entretien très bref me demanda si j'étais Luxembourgeois et pourquoi je servais dans l'armée allemande. Je lui confiais que les classes 1920-1925 avaient été enrôlées de force par les Allemands pour faire la guerre. Je lui fis comprendre que je savais qu'il avait examiné mes papiers et de ce fait connaissait mes origines. Il en resta là.

Entre-temps, la troupe avec tout le matériel nous avait rejoints et prit quartier à Bessé-sur-Braye et dans les environs. Les hommes de troupe étaient logés dans les écoles et les bâtiments publics. Les officiers s'étaient installés dans des maisons particulières.

Le bureau se trouvait dans le château de Bessé. La localité devait compter environ 5 à 6.000 habitants. Les chars et engins de transport, sévèrement gardés, avaient été cachés, tant bien que mal dans des halles et autres abris.

Le ravitaillement de la cuisine laissait beaucoup à désirer. En tant qu'interprète, je proposais au chef de compagnie, le lieutenant-colonel Landsberg, de tenter de nous ravitailler, moyennant dédommagement, auprès des fermiers de la région.

La proposition fut adoptée. Une avance nous fut débloquée de la caisse de la compagnie, et accompagné de mon chauffeur Paul, j'effectuais deux tournées hebdomadaires dans la région pour nous approvisionner à souhait en pommes de terre et en légumes.

Après une période de démarrage, les lacunes de la cuisine étaient comblées. Les officiers aussi nous confiaient de l'argent, et il nous fut possible de ramener en plus du poulet et du lapin.

A Noël nous réussîmes même à offrir un rôti de dinde à la cuisine des officiers. Notre peine avait porté ses fruits, tous étaient satisfaits à une seule exception, l'adjudant-chef, un nazi pur et dur. Notre chef de compagnie, le lieutenant-colonel Landsberg, né à Königsberg (Prusse orientale), ne fit pas de commentaires, il savait qu'il fallait être prudent.

Au cours de nos tournées auprès des fermiers et des maraîchers, mon ami Paul et moi firent de nombreuses connaissances. Ainsi il nous arrivait parfois de nous rendre dans une propriété appelée «A la cave», appartenant à Mme Marguerite Sauvaître, où nous pouvions nous procurer du beurre et du fromage.

Cette ferme se trouvait à environ huit kilomètres de Bessé. L'aïeul de la maison me demanda d'où me venaient mes connaissances du français. Je me faisais toujours passer pour un étudiant. Les jours et les semaines passaient alors que nous attendions un ordre de mission.

Les premiers plans pour ma désertion

Durant cette période, l'hôtelier avait expliqué à un vétérinaire «M. Chauvin», que je n'avais jamais rencontré, que j'étais de nationalité luxembourgeoise. Un jour cette personne était, par hasard, présente quand nous arrivions à la ferme de Mme Sauvaître. Profitant de l'absence momentanée du chauffeur Paul, j'eus une conversation confidentielle avec lui et les propriétaires de la ferme.

L'aïeul, qui connaissait ma nationalité, me raconta que durant la guerre 14-18 il avait été stationné près de Villerupt à la frontière luxembourgeoise. Cet après-midi-là furent esquissés les premiers plans pour organiser ma désertion. On était en décembre 1943 et je dormais très mal la nuit suivante.

Afin de signaler à mes parents mon projet de désertion, je fis parvenir une carte postale sous enveloppe au forgeron du village «Schmatte Cam» avec une annotation au dos de la carte «Hei sinn ech». Avec ce type de message ils sauraient que je préparais quelque chose.

Le jour de la fuite

Le temps passa, et petit à petit, je fis parvenir mes vêtements civils au vétérinaire dont le domicile se situait le long de la Braye. Le jour de la fuite avait été fixé au 26 décembre 1943. Ce jour-là, je montais encore la garde jusqu'à 20 heures.

A la relève, je pris la bicyclette de la compagnie et me rendis à mes quartiers à l'école du village. Après une dernière inspection des lieux je pris la fuite.

Tout avait été soigneusement préparé. A l'entrée du jardin du vétérinaire je pus récupérer mes vêtements civils et je poursuivis mon évasion en sa compagnie. Nous quittâmes Bessé par des chemins de travers en longeant le cimetière et en passant par les champs. A la ferme «A la cave» on nous attendait. La bicyclette de la compagnie fut enterrée sous un tas de fumier.

Comme dans cette région il ne faisait jamais réellement froid, je fus caché au-dessus d'une étable porcine à environ six kilomètres du village. Ainsi, j'avais un lit à cet endroit et je pouvais me rendre à la ferme pour me laver.

Après environ une semaine, mon ancien collègue Paul vint à la ferme avec la voiture de service pour acheter du beurre et du fromage. Il ne connaissait que quelques mots de français et expliquait aux gens de la ferme «Panzin parti». Le vétérinaire passa également occasionnellement, il était à la recherche d'une nouvelle cachette pour moi, qu'il trouva une semaine plus tard.

Nos activités clandestines

Il s'agissait également d'une ferme chez M. Guillaume près de St.-Osman. Ils connaissaient déjà ma situation, le chef de famille était un partisan faisant partie des F.F.I. (Forces françaises intérieures).

Pendant la journée nous travaillions à la ferme et le soir ou la nuit nous réalisions des activités clandestines. J'avais accepté cette obligation vis-à-vis du «capitaine Chauvin» avant la fuite.

Pour nos activités, nous nous déplaçons en voiture ou à bicyclette, Nous étions chargés de la destruction de lignes téléphoniques, de voies de chemin de fer et d'autres moyens de communication. Nos missions étaient parfois très mouvementées, et il y eut des blessés et même un mort.

Personnellement je fus légèrement blessé par une balle m'ayant frôlé l'avant-bras. Nous étions une vraie plaie pour les troupes allemandes. Lors de ma fuite, j'avais emporté «mon frère allemand», c'est-à-dire mon pistolet. Il devait se révéler très utile.

Quelques semaines après ma fuite, mon père avait adressé une lettre au chef de ma compagnie signalant son inquiétude de ne pas avoir de mes nouvelles.

Le lieutenant-colonel lui répondit que j'avais déserté en emportant tous mes effets personnels. A présent mes parents étaient un peu plus rassurés sachant que j'avais concrétisé mes projets.

Au mois d'avril je changeais à nouveau de cachette. Cette fois, mon abri était une remise, en pleine forêt, j'y restais jour et nuit. Le soir vers 22 heures, on m'apportait mon repas quotidien. Les activités clandestines étaient fort réduites, elles étaient devenues trop dangereuses.

Début juin, je retournais chez Mme Sauvaître à la ferme. La 21^e division blindée s'était retirée, et à présent je ne devais plus tellement me cacher. Mes activités clandestines s'étaient également ralenties.

Je fis la connaissance de jeunes de la région. Il s'agissait de Félix le fermier, de Jean le jardinier, Pierre Rousseau le menuisier et Dédé le boucher ainsi que de deux gendarmes M. Cran et M. Tueur. Tous connaissaient mes origines et mes activités, on pouvait leur faire confiance. A part quelques rares escapades au village, je me tenais tranquille.

Prêter main-forte aux alliés

Le 6 juin 1944 eut lieu le débarquement allié en Normandie. Les combats aériens que nous pouvions suivre en partie furent d'une extrême intensité. Jamais depuis, il me fut donné de revoir autant d'avions en vol. Pour nous autres partisans, c'était le départ d'une nouvelle phase d'activités, et nous faisons notre possible pour prêter main-forte aux alliés. Des armes et des munitions nous parvenaient par les airs.

Début janvier 1944, mon oncle Léon Rohas de Paris vint me rendre visite. Il était membre de la garde républicaine et me procura de faux papiers d'identité (passeport). Quelques semaines plus tard, je pouvais me présenter en tant que citoyen français, ce qui améliora considérablement ma sécurité. On avait pensé à tout, et je devais bégayer en parlant, ce qui permettait de cacher mon accent.

Pour mes activités durant la guerre, je fus décoré au niveau civil et militaire par les gouvernements français et luxembourgeois.

Post-scriptum:

Les Allemands m'avaient condamné à mort. Dans les registres des personnes recherchées je figurais en tant que déserteur et en tant que partisan.

Début octobre 1944, j'entrepris mon retour vers Luxembourg en passant par Paris. J'avais fait la connaissance de deux Luxembourgeois, membres de l'L.P.D., résidant dans la région du Mans: Nicolas Heinz et Guillaume Bollig de Diekirch.

Ils avaient été obligés de fuir le pays et c'est ensemble que nous sommes arrivés à Luxembourg dans la matinée du 1^{er} novembre. Dès l'après-midi, je pus enfin retrouver et embrasser mes parents et mes amis à Mamer.

Roger PONCIN